60e ANNEE (6 SÉRIE) — N° 37 — 14 SEPTEMBRE 1950

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Charles Péguy. — II. La philosophie française de 1900 à 1950. — III. La météoropathologie. — IV. La vieillesse prolongée. — V. Vertige technique. — VI. La canonisation de Maria Goretti. — VII. Centenaire de la canonisation de S. Bernardin de Sienne. — VIII. Centenaire de la Vaticane. — IX. L'évangélisation de la Corée. — X. Au tombeau du P. Charbel Makhlouf, au Liban. — XI. Religieuses sous le joug marxiste.

I

Dans un de ses premiers ouvrages, Mgr Dupanloup disait, à propos de Fénelon : « On admire les grands hommes plus qu'on ne les connaît ; on les admire même quelquefois pour se dispenser de les connaître. » Je ne sais si l'on pourrait appliquer cette sentence à Charles Péguy [1]. Il est devenu « grand homme », seulement après sa mort. De son vivant, il fut très discuté et, somme toute, peu lu. De nos jours au contraire, son nom est entouré d'une éclatante auréole. Il a eu la bonne fortune d'avoir comme biographes, dès 1926, les frères J. et J. Tharaud. Les « témoignages » sur son compte n'ont cessé de se produire. La *Revue des deux-mondes* des 1er et 15 juillet nous en apporte un qui est particulièrement savoureux : celui de Maurice Reclus, historien de la troisième République, et membre de la dynastie nombreuse des Reclus, les géographes si connus.

« J'ai fait la connaissance de Péguy, nous dit-il, à la fin de 1904 ou au début de 1905, chez Geneviève Favre, fille de Jules Favre. »

Cette fille de l'illustre avocat, devenu homme d'Etat, en 1870, avait été mariée très jeune à Paul Maritain, avait divorcé de bonne heure, et avait repris son nom de jeune fille. Elle avait eu de son mariage un fils qui n'est autre que le philosophe catholique bien connu, Jacques Maritain. Le jeune Jacques, élève à Henri IV, avait comme camarades intimes Ernest Psichari et Maurice Reclus. Jacques Maritain avait une sœur nommée Jeanne. Ce fut par un camarade de ses enfants que Geneviève Favre, dont le salon était accueillant, apprit à connaître Péguy, et désira de le recevoir et d'en faire un des habitués des déjeuners qu'elle donnait chaque jeudi. Ces réunions devinrent tout de suite, pour les convives de choix qu'elles groupaient, de véritables fêtes de l'esprit et du cœur. Péguy ne tarda pas à honorer Maurice Reclus, beaucoup plus jeune que lui, de son amitié. Pourquoi ? Notre auteur essaie de le découvrir :

« Il n'est nullement exclu, dit-il, que l'intérêt que Péguy me porta dès l'abord se référât plus ou moins à la participation de certains « anciens » de ma famille à la Commune [2]. »

Le jeune Maurice Reclus était justement attelé à une biographie de Jules Favre, et il semble que Péguy lui en ait tenu rigueur, comme d'une désertion de ses traditions familiales. Ce qui unissait Péguy à la jeune génération qui s'attachait à lui, c'était surtout le *patriotisme*. Le témoin que nous citons est formel sur ce point :

Il n'en faut pas croire, assure-t-il, les enquêtes d'Agathon sur la jeunesse de cette époque. On commençait à se déprendre des théories et des mots.

« De fait, dit M. Reclus, il se trouvait alors des dizaines, des centaines de milliers de jeunes Français — j'en étais — pour ne se proclamer ni anarchistes (j'y avais quelque mérite), ni socialistes, ni radicaux, ni conservateurs, ni monarchistes, ni cléricaux, ni anticléricaux, ni libre-penseurs, ni laïques, ni non-laïques, ni francs-maçons, ni anti-maçons, ni antisémites, ni sillonistes, ni solidaristes, ni capitalistes, hélas ! ni nationalistes, ni internationalistes, ni humanitaires, ni libertaires, ni égalitaires, ni fraternitaires — encore moins barrésiens, ou maurrassiens, ou jaurésistes, ou hervéistes — pas même sceptiques. Car nous étions tout simplement, tout bonnement, tout bêtement républicains et patriotes. Nous avions la République dans le sang, cette grande Troisième, et nous ne pensions pas que l'orgueil français eût à « renaître », car il était, je vous l'assure, bien vivant en nous. »

Le Péguy de 1905 n'avait pas la gloire qu'il a conquise dans la suite. Maurice Reclus comprit cependant très vite qu'il se trouvait en face d'un génie « hors série », d'un écrivain original et puissant, en dépit des bizarreries de sa manière. On sait en effet à quel point Péguy use et abuse de cette figure de rhétorique si délicate à manier : *la répétition*. On le lui reprochait vivement :

« Sa manière agaçait, avoue M. Reclus, son écriture rebutait, ses répétitions surtout, sa tendance au revenez-y, au refrain, avaient le don d'exaspérer ; les plus indulgents parmi ses censeurs amicaux reconnaissaient

[1] Les ouvrages et les articles sur Péguy sont légion. Nos lecteurs aimeront à se reporter à l'article que l'*Ami* lui a consacré le 12 février 1920 (p. 81-90).

[2] Rappelons que Michel-Elie Reclus, son frère Elisée Reclus, les deux aînés, furent affiliés à l'Internationale et firent partie de la Commune. Elisée est le plus illustre des deux. Il faut leur adjoindre deux frères plus jeunes : Onésime et Armand Reclus. Un cinquième enfant, Paul Reclus, fut médecin de renom.

qu'il y avait là bien des richesses, mais tenaient que l'auteur avait oublié de les mettre en œuvre et en forme, les présentait en désordre et en vrac. »

Un bon juge disait : « Péguy, savez-vous ce que c'est ? C'est un dépôt de matériaux — de beaux matériaux. Quel dommage qu'il ne soit ni architecte, ni même maçon ! »

Malgré cela, M. Reclus admirait son ami, non sans un peu de honte, dans son coin, et lisait assidûment les fameux *Cahiers* [3].

Après avoir écrit longtemps en prose, Péguy s'avisa de faire des vers. Reclus en fut surpris, puis charmé :

« Je pensai bientôt de Péguy poète ce qu'en pense maintenant tout le monde (il ne fallait pas être sorcier pour trouver çà !) : parfois prosaïque, embarrassé, raboteux, rebutant, très souvent ennuyeux, il est, quand il est bon, admirable, et même il n'est jamais bon : il est mauvais ou admirable. »

Cette admiration cependant connut une éclipse : « les *Mystères* me déçurent, me désolèrent, m'ennuyèrent profondément », dit notre auteur, et ce fut le cas de beaucoup d'amis de Péguy qu'*Eve* acheva de consterner, sauf quelques morceaux mieux venus que les autres. Mais l'enthousiasme de M. Reclus fut porté au comble par ce qu'il nomme « la prodigieuse *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne* ». Il faut dire que Péguy avait subi avec intensité l'influence de Bergson. Avant de suivre ses cours, il était anticlérical farouche, athée, socialiste et matérialiste. Bergson le ramena au spiritualisme qu'il dépassa tout de suite en allant jusqu'au catholicisme, mais hélas ! entendu à sa manière, sans les sacrements, sans la pratique régulière. Il croit, il prie, il est même fervent, mais il refuse de faire baptiser ses enfants !

Ni Reclus cependant, ni Geneviève Favre, ni ses enfants ne trouvaient étrange cette manière d'adhérer à la foi catholique. Elle nous paraît à nous très illogique. Mais comme tout dépend du point de vue où l'on se place, il advint que ce fut la logique parfaite que le jeune Reclus admirât en lui, en dehors de son talent contesté d'écrivain :

« Péguy était avant tout, écrit-il, par-dessus tout, sensé. Il poussait jusqu'au génie la capacité de penser juste et de raisonner droit. Je ne l'ai, en dix ans, jamais entendu sacrifier à une chimère ni n'ai constaté qu'il enfourchât une nuée. Il était l'homme du sol sonnant le plein, le solide sous les pas, de la terre ferme, du plancher des vaches. Tout ce qu'on a dit et écrit sur les allures terrestres, terriennes, paysannes de sa pensée (comme de sa personne) est confirmé par le souvenir que j'ai conservé de centaines de conversations familières. »

Il aimait à jouer le « bonhomme Chrysale », à se cantonner dans l'expérience commune, dans le quotidien et même dans la moyenne. Ce fut ce « bon sens écrasant » et l'art qu'il avait de mettre l'évidence en formules simples, directes, saisissantes, qui conquirent tout à fait Reclus. Et plus encore parce que ce bon sens éclatait en matière de civisme et de patriotisme.

Ce bon sens, du reste, était gai. Il se traduisait par des plaisanteries qu'il répétait à satiété, comme il répétait toutes choses :

« Par exemple, quand il blaguait défroqués et modernistes : « Loisy, Loyson, ça se décline ! » Ou quand, évoquant le futur archéologue qui, dans deux mille ans, fera dans les ruines de Versailles des fouilles très scientifiques et déchiffrera l'inscription « Versailles, rive gauche » sur l'une des gares, et « Versailles, rive droite » sur une autre : « Alors, tu vois ça ! Il croira, cet épigraphiste, que la Seine passait à Versailles ! Et ça bouleversera toute leur géographie ancienne. » Sur quoi, il riait, riait ! »

Comme la plupart des Français, il aimait à « blaguer » les femmes, sans être pour autant misogyne :

« Tu comprends, disait-il, elles mettent le lait sur le feu et puis s'occupent d'autre chose. Bien entendu, le lait f.... le camp, ce n'est pas là l'extraordinaire. L'extraordinaire, c'est qu'elles lèvent les bras au ciel, comme s'il s'agissait d'une catastrophe imprévisible, comme si le lait avait pris un malin plaisir à leur faire, cette fois-là, une bonne farce ! »

Toujours dans l'ordre du bon sens, Péguy détestait la gaudriole. Un jour que Reclus faisait devant lui des réflexions déplacées et triviales, il lui dit : « Tu es un impur », ce qui lui « cloua le bec ».

Il n'admettait pas facilement non plus la plaisanterie sur sa façon d'écrire :

« Une toute petite anecdote en passant, écrit Reclus. Je lui parlais, sans malice aucune, du Péguy de *A la manière de*, de Reboux et Muller : « Sainte-Barbe m'a dit : tourne la manivelle »...

Il le connaissait, quelque ami le lui avait montré : « Tu trouves çà drôle ? me dit-il. — Oui, tordant. — Moi, pas. Ça ne me ressemble pas ; ce n'est pas ça, mais pas. Ça ne me ressemble pas ; ce n'est pas ça, mais pas ça du tout ! » Bien sûr que ce n'était pas ça du tout, cher Péguy, mais c'était tordant tout de même ! »

Une manifestation du « bon sens » de Péguy était son horreur de toute « duplicité », consciente ou inconsciente. Il n'admettait pas « les dreyfusards devenus combistes », car pour lui, être dreyfusard cela voulait dire avoir la passion de la justice. Or, le combisme était l'injustice flagrante, la persécution larvée, la phobie du curé ou du moine, non moins absurde que la phobie du juif. Il n'admettait pas davantage les socialistes installés dans la société bourgeoise, en un mot les idéalistes plus ou moins chus ou déchus dans la politique. Il en voulait à tous ceux qui, mainteneurs naturels de certaines « valeurs » en devenaient les fossoyeurs, tels les prêtres défroqués ou apostats. C'est ce qu'il appelait « passer à l'ennemi » ou « jouer sur les deux tableaux ».

« Rien, à ses yeux, n'était plus condamnable et même méprisable que, par exemple, ces socialistes qui jouissaient sans vergogne des douceurs de la vie en régime capitaliste, des bienfaits de la culture et de l'art, des prestiges du monde, du charme des femmes élégantes et parées, etc... et qui faisaient, en même temps, profession d'ameuter les foules déshéritées, la tourbe des miséreux, contre cette société dont eux-mêmes épuisaient les délices. »

Et il portait cet état d'esprit en toutes choses. Il avait gardé, probablement de ses préjugés de jeune homme, une certaine aversion pour le clergé, qu'il connaissait évidemment très mal et qui l'eût

[3] Les *Cahiers de la Quinzaine* parurent de janvier 1900 à 1914. C'est là que Péguy publia toutes ses œuvres.

très certainement ravi, s'il avait pu en fréquenter les réunions si cordiales et si joyeuses.

« Il n'aimait pas les dévots, écrit notre auteur : il était, de surcroît, un tantinet anticlérical, pas comme le père Combes bien sûr, mais enfin il censurait volontiers les « curés » et les brocardait parfois bien drôlement : « Le Paradis, me dit-il un jour, le Paradis ? Mais c'est un endroit merveilleux ! Car on est certain de n'y jamais rencontrer ni évêques, ni dévotes ! »

Evidemment, Péguy disait cela en riant. Ce qui le prouve, c'est la suite de notre citation :

« Jeanne Maritain, nouvelle convertie, prenait assez mal les propos de cette sorte. Péguy, s'étant avisé des susceptibilités de notre amie quant aux choses de la religion, *s'amusait à la taquiner* — c'est moi qui souligne — en émaillant sa conversation de jurons épouvantables ; j'avoue, à ma honte, que j'en faisais autant. Jeanne se fâchait, Péguy s'excusait pour la frime et, un moment après, se reprenait à jurer comme un charretier. Nous finissions par en rire tous, la chère Jeanne un peu jaune, Péguy à gorge déployée. »

Ce n'était pas d'une finesse exquise ! Mais nous savons que Péguy aimait et recherchait une certaine rusticité, fût - elle de mauvais goût. Voici encore quelques - unes de ses réflexions sur les « curés » : à propos de Bergson :

« Ils ne sont pas malins les curés ! Ils n'y voient goutte. Ils ne s'aperçoivent pas que le bergsonisme, du seul fait qu'il contredit le déterminisme, le mécanisme et autres âneries en *isme* dont se repaît la sociologie, apporte de l'eau à leur moulin. Car enfin, quand bien même Bergson déclarerait, imprimerait, crierait sur les toits (Dieu sait qu'il n'y songe guère) qu'il a juré la mort de l'Eglise, sa philosophie, qu'on le veuille ou non, qu'il le veuille ou non, n'en ferait pas moins, de par son contenu, de par sa substance, de par ses tendances, les affaires de la religion, donc de l'Eglise elle-même, qui est la seule à ne pas s'en rendre compte ! »

Autre réflexion, sur l'hypercritique :

« Qu'un brave ouvrier soit contre l'armée, ça se comprend, ça se comprend même assez bien, mais qu'un militaire professionnel, un officier, un général, soit antimilitariste, ça ne se comprend plus du tout, ou plutôt ça se comprend trop bien : ce militaire est un triste sire ! Qu'un bon bourgeois plus ou moins voltairien soit contre le dogme, contre Rome, contre les curés, ce n'est pas défendu, c'est même tout à fait permis, mais qu'un curé, sous prétexte de critique historique ou de libre discussion, sape la religion dont il est le ministre et apporte de l'eau au moulin des ennemis de l'Eglise, ça n'est pas permis du tout et ce curé est un vilain monsieur. Que l'épicier du coin soit contre le grec et le latin, rien de mieux ; mais qu'un prof, un sorbonnard, prenne parti contre les humanités, voilà qui passe l'entendement, ce sorbonnard est un polisson, etc. »

On parlait souvent de politique, aux déjeuners du jeudi de Geneviève Favre. C'est un usage si français ! Et ce qui n'est pas moins français, on n'était pas toujours d'accord, dans ce genre de discussions. Sur les quatre convives habituels : Péguy, Reclus, et Psichari, autour de leur aimable hôtesse, il n'y avait que deux opinions en présence, ce qui est un minimum de mésentente politique. Geneviève, élevant la libre-pensée à la hauteur d'un dogme, était « de gauche », ce qui voulait dire : socialisante, et surtout internationaliste et pacifiste,

« le tout avec une gentillesse de l'esprit, une générosité du cœur, une sincérité, une croyance en la bonté de sa cause auxquelles, après tant d'années, écrit notre auteur, je ne puis songer sans attendrissement. »

Ses trois convives étaient d'accord pour combattre ses idées. Péguy était le plus animé. Elle faisait front avec vaillance. Lui, « se montait, s'irritait, se fâchait positivement », Il s'en suivait des brouilles de quelques minutes, voire d'un jour ou deux ou même d'une semaine entière.

Quelles étaient donc les opinions politiques de Péguy ? Pour les définir, il faut dire avant tout ce qu'elles n'étaient pas. Péguy n'avait aucun penchant vers la « droite ». Il n'était ni réactionnaire, ni conservateur, ni antilibéral. Il était même si libéral qu'il en prenait figure de libertaire. C'est ce qui explique les propos rapportés plus haut sur le fait qu'il est « naturel » et tout à fait « permis » pour un bourgeois d'être contre le dogme, contre Rome ! Il n'a jamais tenu un propos maurrassiste. Il était donc républicain. Mais il n'était pas clérical et il était philosémite, ce qui suffisait à le distinguer de tous les républicains de « droite » de ce temps-là.

Il n'était pas davantage de « gauche », n'éprouvait aucune sympathie pour le conformisme jauressiste, n'aimait pas les chefs syndicalistes, qui sont maintenant de gros personnages à autos et à dactylos, des messieurs pour hôtels de grand luxe et salons diplomatiques, d'anciens, futurs ou actuels ministres, chefs de gouvernement, voire chefs d'Etat. Péguy réprouvait par dessus tout les « déclencheurs de grèves pittoresques, les faiseurs de farces, les monteurs de coups » tels que ce Pataud, qui avait inventé les « coupures de courant » pour « embêter » les capitalistes. Péguy était contre Pataud, contre les postiers grévistes, contre les cheminots grévistes, contre les inscrits maritimes arrêtant le trafic dans les ports :

« La grève perlée, le sabotage, tout ce qui contredisait et bafouait la conscience professionnelle, la notion « d'ouvrage bien faite », l'honnêteté artisanale, l'honneur ouvrier, le mettaient hors de lui. Ce qu'il reprochait avant tout aux hommes d'extrême gauche, c'était cela, ce parti-pris de démoralisation, de corruption du travailleur. »

Il avait en effet une sorte de culte pour le travail, pour le bon travail naturellement, et il n'admettait aucune dérogation, aucune plaisanterie sur ce chapitre. Il aimait les ouvriers, se sentait de leur race, de leur lignée. Il les respectait jusqu'à la vénération. Il usait, à leur égard d'une formule mordante :

« Ces pauvres ouvriers ! disait-il, ils étaient déjà embêtés par les patrons, les voilà de surcroît, embêtés par les secrétaires de syndicats ! Ça leur fait tout de même bien des embêtements ! »

En somme, il était pour une France travailleuse, juste et libérale, une France aux idées larges, une France qui ne reniait rien de son grand passé. Il blaguait bien pittoresquement « tous ces types qui, disait-il, racontent aux badauds que le monde a commencé le 14 juillet 1789 à 0 heure. » Il prévoyait la guerre et il était résolu à y jouer son rôle de défenseur du sol national. Son désir fut exaucé. Il partit, le 3 août. Il fut à Charleroi, en qualité de lieutenant de réserve, et tomba le 5 septembre 1914, au début de la bataille de la Marne, à Plessis-l'Evêque. Il avait 41 ans.

II

Ce n'est pas un article facile à résumer que celui de M. Louis Lavelle, membre de l'Institut, dans *Le Revue des deux-mondes,* du 1[er] juillet 1950, sous ce titre : *La pensée philosophique en France de 1900 à 1950,* tant il est dense et plein d'idées. Je voudrais cependant en donner une teinture *pro meo posse.*

L'auteur rappelle d'abord que la philosophie n'est point enfermée dans une tour d'ivoire, qu'elle est plus encore qu'une philosophie, la pensée d'un philosophe vivant, qui appartient à une époque particulière, en partage les inquiétudes et les aspirations, les traduit et les exprime même lorsqu'il cherche à s'en délivrer.

Cela est visible dans toute l'histoire de la spéculation de ce demi-siècle. Les maîtres principaux furent les suivants :

« Freud, pour qui le corps nous impose ses exigences auxquelles il est impossible que nous échappions, car nous ne pouvons rien faire de plus que de les transposer ou de les sublimer ; Hegel, ce maître si dur qui, en faisant de l'esprit la loi nécessaire à laquelle le réel ne cesse d'obéir, courbe l'esprit lui-même sous la tyrannie de la nature et de l'histoire ; Marx, ce disciple de Hegel plus fidèle qu'on ne croit et qui fait de la nécessité historique la promesse d'une libération messianique ; Kierkegaard, l'ennemi de Hegel, encore tout mêlé à lui, comme celui qui nie à celui qui affirme, et qui nous propose encore une dialectique, mais toute affective, celle-là, où l'on voit le moi, dans une sorte de tête à tête avec l'Absolu, osciller sans cesse de l'extrémité de l'angoisse et de la détresse à l'extrémité d'une espérance qui ressemble déjà à une possession. »

Tel était donc le « climat » de la philosophie au début de ce siècle.

En France, alors un penseur exerçait une immense influence : Léon Brunschvigg. Et il réduisait la philosophie à n'être qu'une réflexion sur la science. C'était bien du temps : la science éblouissait, ravissait, remplaçait la religion et la théologie, promettait le paradis fait de main d'homme. Un Brunschvigg n'hésitait pas à faire de la philosophie une *ancilla scientiæ,* tout comme au Moyen-Age on en avait fait une *ancilla theologiæ.*

Un autre penseur, Henri Bergson, s'élève contre cet asservissement. Il fait de la science le chef-d'œuvre de l'intelligence, mais il rabaisse l'intelligence à n'être qu'un instrument pragmatique articulé comme la matière, fait pour utiliser la matière, non pour la comprendre en son fond intime. Au-dessus de l'intelligence, une faculté plus souple, *l'intuition,* saisit la réalité dans sa puissance et son « évolution créatrice ».

Survient la guerre de 1914. Elle fut une telle source de calamités, qu'elle imposa des réflexions amères et utiles sur la destinée humaine :

« La première guerre, dit L. Lavelle, a été pour beaucoup d'hommes, même étrangers à la philosophie, l'occasion d'une conversion spirituelle, qui a marqué leur destinée tout entière. »

Outre la guerre, un autre fait intervient alors : le développement de la physique nouvelle. Le rationalisme et le positivisme étaient à l'aise dans la physique ancienne, dominée par un déterminisme farouche. Mais voici que l'atome livre ses secrets. A l'échelle atomique, il n'y a plus que des énergies, des champs magnétiques, et partout de l'*indétermination.* La « servante de la science » — la philosophie — n'y comprend plus rien.

« Elle était, dit Lavelle, devant les nouvelles découvertes comme une servante étonnée que les idées de sa maîtresse prennent toujours au dépourvu et qui n'est pas toujours capable de les comprendre ni même d'en suivre le cours. »

S'attachant alors à l'homme lui-même, la psychanalyse, selon Freud, s'inscrit contre la thèse cartésienne de la connaissance immédiate du moi par le moi, de l'esprit par l'esprit : *Je pense donc je suis !* Pour Freud, l'homme est bien cet « inconnu » dont a parlé Carrel :

« un être trouble, ambigu, plein de mystère, qui porte en lui des impulsions souterraines, dont l'origine et la nature lui échappent, mais qui ne cesse de se donner le change sur elles, par une sorte de dissimulation inconsciente, et qui s'oblige à inventer sans cesse de nouvelles images ou de nouveaux prétextes pour couvrir les forces obscures dont il n'ose pas se faire à lui-même l'aveu. »

Freud devenait ainsi, sans le vouloir, un « témoin » de la réalité du péché originel et de cette « concupiscence » si puissamment décrite par saint Paul. Mais comme il affirmait que le meilleur moyen de se libérer de ses impulsions tyranniques, c'est de les *avouer,* il a contribué à donner naissance à cette littérature immonde de romans où abondent et surabondent les peintures des pires bassesses de l'humanité déchue, ce qui, loin de constituer un moyen de les prévenir et de les supprimer, est au contraire le procédé le plus sûr pour les multiplier et les exacerber !

« On ne saurait méconnaître, dit M. Lavelle, le succès obtenu par cette description — de Freud — de la conscience humaine, où les hommes se sont complu à retrouver une image d'eux-mêmes, le droit de faire étalage de leurs propres tares, dans l'espoir de les guérir et l'illusion de pénétrer dans leur propre secret. malgré les interdits de la conscience qui ne songeait qu'à leur en faire honte. »

Peut-on songer, sans horreur et sans pitié, à ces aveux des littérateurs et romanciers les plus réputés de notre temps, dans lesquels S. Pierre Damien aurait dénoncé les ordures de Sodome et de Gomorrhe !

Les droits de l'esprit et de la morale n'étaient plus guère défendus que par la religion chrétienne. Il y eut, aussi entre les deux guerres, un renouveau puissant du thomisme et de la philosophie chrétienne avec Maritain et Gilson. La science en effet, même sous sa forme de psychanalyse, demeurait incapable de nous instruire de notre destinée et de nous rendre compte de nos vastes aspirations, de notre besoin d'éternité et d'infini, encore bien moins de les satisfaire.

« C'est cette impuissance de la science, dit notre auteur, qui devait tourner tant d'esprits vers la religion, comme si la religion seule pouvait nous apporter les réponses que la science nous refusait. La religion donnait à la conscience des satisfactions affectives auxquelles la science restait indifférente. »

Le néo-thomisme n'était cependant pas la seule forme que revêtait la philosophie appuyée ou ins-

pirée par la religion. Ici encore, l'intuitionnisme s'opposait à l'intellectualisme, avec Laberthonnière et Maurice Blondel, qui faisaient l'un et l'autre appel, sous des formes différentes à « l'expérience spirituelle ». Cela coïncidait du reste avec un recul général de l'intellectualisme au profit de la sensibilité, en tant que l'intelligence ne tend qu'à nous donner une vue des choses sans nous faire entrer dans leur intimité, et sans nous faire comprendre, comme le fait le sentiment, la part que nous avons, nous-mêmes, à la grande aventure de la création.

Le *moi* existe, mais il existe dans le monde. « *Etre ou ne pas être* », terrible dilemme, déjà exprimé par Hamlet. L'*angoisse* devant l'existence et devant la destinée, c'est le sentiment fondamental, pour un Kierkegaard ou un Heidegger. C'est « l'expérience métaphysique fondamentale » ; elle pose le problème des *valeurs*. Tout n'est pas indifférent, inerte et de même degré, dans les choses. Le *moi* est privilégié. Son avenir et ce qui assure cet avenir constituent la *valeur*. Cela seul donne un sens à l'existence. C'est donc par là qu'il faut réfuter ce matérialisme dialectique, qui prétend s'en remettre à l'histoire, pour donner un sens à notre vie, mais qui, en même temps, dans l'histoire, ne veut voir que l'évolution « dialectique » inéluctable de la matière, et qui réduit par là-même la vie humaine à son aspect « économique ». Boire, manger, jouir des instincts vitaux, c'est là tout l'homme. Il n'y a ni Dieu, ni âme, ni ciel, ni enfer ! « Buvons et mangeons, car demain nous mourrons ! » Les communistes n'ont pas inventé cela, ils se contentent de régresser jusqu'au paganisme le plus rudimentaire !

L'*angoisse* qu'ils veulent éliminer ne se laisse cependant pas nier si aisément. Si la vie n'est que cela, la conscience que nous en prenons se tourne en dégoût et en horreur. L'existence est foncièrement visqueuse et écœurante. Elle donne la « nausée ». Il n'y a pas d'essences. Il n'y a que des existences tragiquement absurdes. On a reconnu à ces traits la philosophie que L. Lavelle appelle « l'existentialisme négatif », celle de Sartre et de Simone de Beauvoir. Mais il y a aussi un « existentialisme positif » qui ne voit dans les échecs, les déceptions, les dégoûts de l'existence telle que nous la font les événements et les hommes, sous la poussée du prétendue « progrès scientifique », qu'une révélation « en creux » de notre besoin d'absolu, de notre besoin de Dieu ! La philosophie retourne donc à ses origines, qui la vouent à être essentiellement une réflexion sur l'homme et sa condition :

« L'homme est un être qui aspire à être autre qu'il n'est. Mais d'où vient cette aspiration et comment pourrait-elle naître, s'il ne trouvait en lui aucun moyen de la satisfaire ? Sans doute, il est difficile à l'homme d'avoir assez de courage pour accepter cette idée que c'est à lui qu'il appartient de se donner ce qu'il voudrait toujours recevoir du dehors et qu'il ne pourrait demander qu'à la nature ou à l'Etat. Et pourtant, il est contradictoire que l'homme puisse tenir d'ailleurs que de lui-même un bien capable de le contenter : s'il pense autrement sa conscience demeure toujours gémissante ou révoltée et se consume en imprécations contre la nature ou contre l'Etat, qui ne peuvent rien lui offrir de ce qu'il désire et de ce qu'il attend. »

En vain le communisme cherche à absorber l'homme dans l'évolution de la matière. Le *moi* est distinct des choses. Bien plus, à mesure que la science progresse, elle nous révèle la supériorité de l'esprit sur la matière. Et en même temps, elle nous fait peur de notre puissance même et nous presse de la dominer et de la régler Voici, dans l'exposé si substantiel de M. Lavelle, un passage d'importance majeure :

« Telle est... la situation de notre époque : l'homme semble maintenant avoir la charge du monde, au lieu de le subir ; le monde est devenu pour lui un instrument, il en assume la responsabilité. Mais comme la science est d'abord une analyse (c'est-à-dire une décomposition) du réel, on s'effraie de penser que notre puissance de destruction paraisse toujours l'emporter sur notre puissance de création. »

L'homme cependant est libre. Cela veut dire qu'il n'est pas seulement un fragment de la nature, mais un être capable, par la pensée, de dominer la nature, un être qui n'est pas seulement dans le monde, mais qui est au-dessus du monde, puisqu'il est capable de le transformer. Mais dans quel sens exercera-t-il cette puissance ? Tout dépend de la « valeur » qu'il aura choisie comme suprême. Tout dépendra de « l'échelle des valeurs » qu'il aura dressée pour son action, en d'autres termes de son idéal.

Or, cet idéal ne peut être que terrestre ou céleste, humain ou divin. Religion de l'en-deçà ou de l'au-delà. Tel est le dilemme. Capitalistes et communistes, ces frères ennemis et complémentaires, ont choisi la première alternative Ils sont d'accord sur la fin suprême de la vie : le bonheur par le pouvoir de l'homme ! Ils sont même d'accord sur un autre point, c'est que ce bonheur est réservé aux privilégiés soit de la fortune, en régime capitaliste, soit aux privilégiés du pouvoir en régime communiste. Quant à la « masse », elle attrapera ce qu'elle pourra et les capitalistes soutiennent qu'elle est plus heureuse avec eux qu'avec le régime communiste, puisque son « standard de vie » est supérieur.

Ici, nous commentons plus que nous ne résumons l'article de M. Lavelle. Il dit cependant, en propres termes :

« Il semble pourtant qu'il y ait deux manières de philosopher ou plutôt deux pôles de la philosophie dont l'un soit figuré par la science et par la technique, qui cherchent la fin de la pensée et de l'action dans le monde, et l'autre par la religion qui cherche cette fin au delà du monde. »

D'après notre auteur, la fin de la véritable philosophie serait d'établir un lien entre la science et la religion, en montrant que le monde a sa valeur, en ce qui, à travers lui, nous conduit à nos vraies valeurs.

« C'est que le monde est pour l'esprit et non l'esprit pour le monde, comme on le pense communément. L'esprit ne cesse de s'y incarner, mais afin de pouvoir à chaque instant, le conquérir et s'en détacher. »

Nous ne pouvons que souscrire à cette juste conclusion.

III

Sujet beaucoup moins ardu, mais aussi beaucoup moins clair, traité par le professeur Charles Richet dans *La Revue des deux-mondes* du 15 juillet, sous

le titre suivant : *La météoropathologie.* Il s'agit de l'influence des événements de la nature et des variations météorologiques sur la santé ou la maladie : révolutions lunaires, modifications barométriques, vent, pluie, brouillard, neige, chaleur, froid, orages, grêle, foudre, lumière, embruns, etc.

Certains faits sont connus et déjà classés : le froid agit sur le nez et les oreilles, les vaisseaux se contractent, certains tissus meurent. La mort par le froid n'est pas exceptionnelle (campagne de Russie, par exemple). Souffrent surtout du froid les nouveau-nés et les vieillards. Ce sont eux que l'hiver sans charbon de 1944-1945 a tués.

« Les nouveau-nés, en particulier, ne peuvent bien se défendre par le frisson, puisqu'il n'existe chez eux qu'à l'état d'ébauche ; aussi tout prématuré doit-il être placé dans une couveuse et la chambre de tout jeune enfant doit-elle être chauffée. »

La chaleur n'est pas moins redoutable que le froid :

« Signalons la sensibilité des nourrissons. L'observation est classique de Gallois, qui, dans une crèche, vit 14 nourrissons sur 16 succomber une journée d'été. »

Si l'on transpire trop, sans pouvoir boire, il y a déshydratation, c'est la mort par la soif. Très proche du coup de chaleur est le *coup de soleil,* qui prédispose aux troubles psychiques, au tétanos, à la tuberculose. « Et c'est là, dit Richet, le danger sur les plages des bains de soleil seul ou à deux ».

La dépression barométrique détermine, sauf par temps d'orage, une sensation de bien - être. Les quintes de coqueluche sont atténuées par séjour prolongé en avion à hautes altitudes. En sens inverse, le mal de montagne, à partir de 3.500 mètres « brise les os » aux alpinistes, surtout à ceux qui sont chargés.

Le vent est agréable, quand il est léger et frais, mais douloureux, quand il dépasse 50 à l'heure, et s'il est froid, mord la peau comme une brûlure. Soufflant en tempête, il devient supplice véritable. La direction du vent n'est pas indifférente : tout le monde connaît les effets du mistral et du sirocco.

« La description donnée par Mouriquand et Josserand du « syndrôme du vent du midi » à Lyon, chez les nourrissons, surtout les hypothrepsiques ou les prématurés, est parfaite. Prostration, dyspnée, fièvre, puis convulsions et coma. La mort n'est pas exceptionnelle et est due à l'hyperthermie conditionnée elle-même par la déshydratation. Ces faits ont abouti à « climatiser » les crèches, règle à adopter en architecture hospitalière. »

Ainsi on arrive à ces équations biologiques agitation atmosphérique = agitation clinique : calme atmosphérique = calme clinique.

Les orages provoquent aussi des troubles chez les nourrissons. Les angineux peuvent avoir des crises d'angine de poitrine par temps d'orage.

Malheureusement, nous ignorons totalement ou presque les causes de ces influences. On « sent » d'une chambre bien chauffée la gelée extérieure. On « sent » la neige tombée à distance. Pourquoi ? Nous n'en savons rien. Et Charles Richet de conclure :

« Si nous avons appris à comprendre l'influence de certains éléments météorologiques, bien des inconnues subsistent encore. Ce domaine de la Pathologie est encore partiellement *terra ignota...* »

IV

C'est encore à un médecin que nous allons demander de nous parler sur ce thème : *Vie plus longue, vie meilleure.* Tel est le titre d'un article du professeur Maurice Loeper, de l'Académie de médecine, dans *Hommes et Mondes* de juillet 1950.

La prolongation de la vie humaine est à la fois désirée et promise par la science, et menacée par elle. Du point de vue individuel, l'attachement à cette vie est si naturel, si instinctif, qu'une conquête de quelques années sur la mort apparaît à certains comme un prodige de la médecine. Du point de vue social ou religieux, c'est autre chose. Sans se placer au second de ces derniers points de vue, le professeur Loeper a des doutes :

« Reste à savoir, dit-il, si les points de vue humanitaire et médical, si proches l'un de l'autre et si étroitement conjugés, ne bouleversent pas quelque peu l'équilibre démographique et si les statisticiens, sans revenir, certes, aux lois de sélection naturelle de Darwin ou aux préceptes malthusiens, ne redoutent pas pour l'ensemble d'une nation ce vieillissement qui apparaît pourtant comme le but de l'individu. »

Imaginons en effet que la mort soit reculée jusqu'aux environs de 150 ans. Si l'âge de la retraite demeure à 60, il y aura donc 90 ans pour les vieillards durant lesquels ils recevront une retraite, sans fournir de travail en contre-partie ! Quelle caisse des assurances ou de la sécurité sociale y suffira ?

Mais voyons les faits actuels. La moyenne de la vie humaine, en Europe, s'est élevée de 20 ans, depuis un siècle. L'âge moyen a passé de 38 ans pour les hommes et de 40 pour les femmes à 54 et 59. On calcule qu'en Grande-Bretagne, vers 1976, la moyenne de 65 ans sera atteinte. La France a 16 % de sexagénaires ; l'Italie, 11 ; la Grande-Bretagne, 15. La France compte 119 centenaires ; la Grande - Bretagne, 150. Les pays scandinaves sont encore mieux pourvus.

Pour Littré et Flourens, la vieillesse ne commence qu'à 70 ans. A vrai dire, cela dépend des individus. Un professeur, Debove, aimait à dire avec un sourire : « Un homme vieux n'est certes pas bon à grand'chose, mais on ne considère comme vieux que ceux qui ont dix ans de plus que soi. » Il y a des exemples de magnifiques activités chez des vieillards : Henri Poincaré, Ernest Picard, Joseph Verdi, Georges Clemenceau sont là pour le démontrer.

La vieillesse est un fait cependant : un fait physiologique, qui s'introduit « à bas bruit », mais qui n'en est pas moins réel.

« Les échanges se modifient, les oxydations se réduisent, la respiration tissulaire se ralentit. L'eau des tissus se fait plus rare... Aussi ne faut-il pas s'étonner que, chez l'être humain, la viscosité s'accroisse, les éliminations se réduisent, les déchets soient plus abondants et les précipitations plus faciles. Il y a là, entre des signes de ralentissement fonctionnel de certaines glandes, des signes de réaction, d'excitation, de certaines autres. Le cortex surrénal peut s'accroître chez la femme et la viriliser, l'hypophyse elle-même peut modifier son orientation fonctionnelle. Le dynamisme diminue, l'effort devient plus pénible. Si la difficulté n'apparaît pas toujours, c'est que l'individu, presque inconsciemment, proportionne son effort à son activité... »

Lecomte de Nouy a même cherché et trouvé une épreuve nouvelle, dans la rapidité de la cicatrisation des plaies qui serait, à 40 ans, deux fois plus faible et à 60, trois fois plus faible qu'à 30 ans. »

Voilà donc définie physiologiquement la sénescence. Mais on dit assez justement qu'on a l'âge de ses artères ; la sclérose artérielle, l'induration, la calcification de la paroi sont fréquentes autour de 60 ans. Cela réduit la circulation du sang, donc la nutrition des tissus, l'activité des glandes, l'élimination rénale, le fonctionnement cardiaque, la mécanique cérébrale. D'autre part, on a l'âge des tissus de soutien — ligaments, tendons, jointures — comme on a l'âge de ses artères. Et on a aussi l'âge de ses cellules nobles : cerveau et cœur, de ses glandes internes et de tous ses organes.

Peut-on empêcher le vieillissement de tout cela ?

« Je voudrais, disait Metchnikov, que l'homme vive, comme les patriarches, jusqu'à cent ans, et au-delà, et qu'il s'endorme au soir de la vie, lassé, comme le travailleur après une journée de fatigue, remerciant avec le philosophe Marc-Aurèle, la terre qui l'a fait naître et l'arbre qui l'a porté. »

Souhait tout païen, conforme à l'instinct animal, qui, heureusement, n'est pas tout l'homme !

Metchnikov voyait une amélioration possible dans l'équilibre du tissu conjonctif, tandis que Brown-Séquard la voyait dans l'intégrité de ses sécrétions internes. Voici donc le régime qui s'impose au vieillard :

« L'exercice doit être régulier, sans fatigue, et le grand sport — le Tour de France par exemple ! — est interdit ; l'altitude ne convient guère qu'à ceux qui y sont dès longtemps habitués. Le travail cérébral ne doit pas être interrompu — heureusement ! — mais il doit être réglé, méthodique, sans à-coups, sans surmenage, mais aussi sans nervosité. »

Le sommeil est indispensable, mais il est mauvais après les repas. Le repas doit être modeste, ni trop carné, ni surtout trop volumineux. On mange toujours trop et les rats soumis à une ration faible vivent plus longtemps que ceux qu'on soumet aux rations classiques. Que penser de l'usage du vin ? Question délicate qui a déjà été traitée, ici même, avec le docteur Richet, et où j'ai peur d'avoir été mal compris, car un vénérable lecteur m'a écrit pour me donner l'alarme et me signaler le danger de l'alcoolisme. Qu'il se rassure. Le vin usé avec modération est bon, tout comme, pris avec excès, il est terriblement néfaste ! C'est, je crois, l'avis le plus général, depuis Noé, au sein de l'humanité.

« Un centenaire de notre Académie de médecine, qui buvait du vin, écrit M. Loeper, prétendait qu'il devait au vin sa verte vieillesse. Mais son voisin qui buvait de l'eau avait une opinion inverse. Il faut se méfier de ces affirmations individuelles, qui prennent souvent figure d'apostolat et qui sont toujours discutables, mais il faut boire peu et prendre de l'eau entre les repas pour favoriser l'élimination rénale. »

L'assouplissement des tissus est favorisé par l'iode, « pain quotidien des vieillards », selon Potain. Il l'est aussi par le soufre. En injectant à des animaux des macérations de rate et de moelle osseuse, Bogomoletz a réalisé « son sérum dont on parle tant ». Mais ce sérum n'agit que sur les animaux de même espèce. Il faudrait, pour l'homme, le préparer avec des matériaux humains, qui se trouvent difficilement. Les résultats obtenus ne sont pas encore décisifs. Il faut du reste trouver la « dose », car à dose trop forte, l'effet est contraire.

Il semble que l'avenir de la lutte contre la sénescence soit à trouver dans l'*hormothérapie*. Il faut agir sur les organes : le foie, le rein, les glandes endocrines.

« Injection d'abord d'extraits d'organes, puis greffe de Voronoff, qui marquent déjà une époque, hormones chimiques et de synthèse ensuite, telles sont les étapes de l'hormothérapie Depuis que nous préparons ces hormones à l'état de pureté, nous en injectons des solutions titrées, nous implantons même des cristaux qui représentent un viatique de plusieurs mois. La résorption est prolongée, hâtive au début, plus régulière et plus lente ensuite. Binet et Bourlière et d'autres, ont donné de cette pratique chez l'homme une démonstration frappante et quasi expérimentale, et montré qu'elle améliorait les fonctions intellectuelles, l'activité physique et psychique. »

Conclusion : « Peut-être, par ces moyens, qui portent à la fois sur le tissu nutritif et sur les cellules glandulaires, retardera-t-on la vieillesse et restituera-t-on à certains vieillards une partie au moins de leurs activités. »

Mais ici les démographes s'inquiètent : d'après les statistiques, c'est déjà 3 adultes qui supportent le fardeau d'un vieux ! Que sera-ce lorsque tout le monde deviendra vieux ? Dans le clergé, le problème est résolu, mieux que dans les autres professions, par le maintien au travail des vieillards jusqu'à la limite de leurs forces !

V

Dans le même N° de la même revue, M. Georges-Albert Boutry jette un cri d'alarme en traitant du *Vertige technique*. On sait que bien des savants ont déjà dénoncé le fait que le progrès technique a fini par faire de la terre un séjour presque inhabitable pour l'homme.

C'était déjà la thèse fondamentale du livre d'A. Carrel, *L'Homme, cet Inconnu*. Plus récemment, c'est tout le sujet du roman de C. Virgil Gheorgiu, *La Vingt-cinquième heure*, qu'un philosophe renommé tel que Gabriel Marcel n'a pas dédaigné de préfacer. « La terre, dit un des protagonistes, a cessé d'appartenir aux hommes ». « Plus exactement, dit Gabriel Marcel, les hommes semblent avoir désappris à se comporter comme des hommes. Mais c'est encore trop peu dire : il s'agit beaucoup moins d'une désuétude ou d'un oubli que d'un monstrueux dressage dont cet oubli n'est que la conséquence. »

Tel est bien le problème étudié par M. Boutry. Il commence par tracer à grandes lignes l'évolution du « progrès technique ».

Le départ de la courbe est arbitraire. On peut la faire commencer 1000 ans avant Jésus-Christ. Le feu, le bronze, le fer, la terre cuite sont partout. La culture des céréales est universelle. Le cheval est attelé de façon incorrecte, mais il l'est. Le progrès technique demeure fixé à peu près à ce niveau. Cela dure jusqu'à la république romaine. Avec les Romains, progrès technique dans l'art militaire, les machines de guerre, les routes so-

lidles, un télégraphe optique rudimentaire, l'arc en plein cintre, les égoûts, les thermes et distribution d'eau chaude, l'administration, la justice, la comptabilité. Tout cela entre 400 av. J.-C. et Auguste. Décadence universelle, avec les invasions. Au temps de Charlemagne, il ne reste presque plus rien du progrès technique romain. Courbe descendante jusqu'à l'an 800, puis horizontale jusqu'au XIIe siècle.

Alors le progrès technique reprend avec la voûte en ogive, le vitrail, l'art de bâtir. A la fin du XIIIe siècle, on porte des bésicles. L'artisanat fait des merveilles. Le tissage se perfectionne. Au XIVe siècle commence l'époque des grandes inventions : la boussole, le papier, l'imprimerie, la poudre, le canon. Il s'ensuit un tumulte d'idées, de révolutions, de guerres. Le progrès technique continue, mais lentement. 1769, date peu connue mais capitale : James Watt reçoit le brevet qui protège l'invention du condenseur, élément initial de la machine à vapeur. C'est la révolution industrielle qui commence.

« Pour la première fois, depuis le commencement du monde, l'homme dispose d'une énergie qu'il n'emprunte ni à lui-même, ni à ses bêtes, ni à l'eau qui court ; il en dispose par quantités qui lui paraîtront longtemps illimitées. C'est l'âge de la vapeur. »

Que de conséquences ! créations d'usines, naissance du prolétariat, accumulation des êtres humains dans les cités ouvrières, appât du gain, matérialisation de la pensée humaine, athéisme théorique et pratique, frénésie de travail et de jouissance ! Marx et Proudhon sont venus.

Mais à la vapeur vient se joindre une autre source d'énergie utilisable : c'est l'âge de l'électricité, qui accélère les bienfaits et les méfaits de l'âge de la vapeur.

« Je suis né, dit l'auteur, en 1904, dans une ville de l'ouest. Mon père acquit une des premières automobiles. C'est avec des yeux d'enfant que j'ai vu « décoller » le premier avion muni d'un moteur à explosion. Lorsque à Hiroshima, éclata la première bombe « atomique » américaine, il y avait exactement trente ans que fut installée l'électricité dans la maison où je suis né. Toute l'ampleur magnifique et terrible du dernier bond qu'il faut inscrire à la fin de notre graphique tient dans ce rapprochement. »

Le progrès technique a donc cessé d'être lent, pour se faire — c'est le cas de le dire — « explosif ». Et le progrès technique a gagné en étendue géographique en même temps qu'en vitesse et en variété.

« Désormais, en même temps que les Européens, que les Américains, des Japonais, des Hindous, des Chinois, des Noirs sont entrés dans les laboratoires et dans les usines. Des climats, des habitats, des atavismes, des civilisations plus variées façonnent les méthodes de travail et de recherche. »

Au point où nous en sommes, on doit se poser le problème suivant :

« Ne sentons-nous pas qu'un moment approche où chaque membre de la communauté humaine, délaissant les jeux et le pain, ne pourra plus s'occuper que de sauver sa propre vie ? »

Evidemment, il y a un autre fait : le *libre arbitre* humain. Nous avons entendu tout à l'heure M. Lavelle nous dire que l'homme a pris désormais le monde en charge, qu'il est au-dessus du monde, qu'il le domine, qu'il lui appartient de le diriger, de le gouverner ou... de le faire sauter !

« Accuser le progrès technique de marcher vers un cataclysme, écrit de son côté M. Boutry, c'est reprocher à ma voiture d'aller trop vite : je la conduis. Ne dépend-il pas de nous de conduire la branche future du graphique là où nous voulons qu'elle aille ? D'organiser une période de détente durant ce que nous voulons qu'elle dure ? »

D'accord ; mais cela ne dépend pas d'une décision individuelle. Nul être humain n'est assez fort pour imposer une règle au progrès technique, soit pour la construction soit pour la destruction. Il y faudrait une *conscience collective*. Mais M. Boutry est pessimiste à l'égard de cette conscience :

« Cette conscience, dit-il, n'existe pas. A sa formation possible, le progrès technique s'oppose aujourd'hui. »

C'est bien la thèse soutenue dans *La vingt-cinquième heure*, à savoir que l'heure du salut possible est passée. Et pourquoi ?

« Un caractère nouveau, dit M. Boutry, s'est en effet introduit insidieusement dans son développement — du progrès technique — à la faveur des conflits mondiaux dont il est un des responsables : *sa croissance tend vers l'automatisme, vers l'auto-entretien*. Il arrive désormais qu'on développe des inventions, qu'on fasse tourner des usines, non pour satisfaire un besoin, mais *parce qu'il n'est plus possible de faire autrement* [4].

Il a fallu en effet, durant la guerre, monter des usines de défense, faire des inventions terrifiantes. La guerre finie, les usines sont restées ; leurs machines sont là. On ne peut les laisser inactives. Les ouvriers veulent vivre ; pour vivre, être payés; pour être payés, produire ! On est au rouet.

« Il n'y a que trois solutions ; espérer une guerre et y travailler ; arrêter le travail et déclencher par là une crise industrielle à laquelle les gouvernements s'opposent ; inventer un débouché nouveau de dimensions suffisantes, c'est-à-dire créer un besoin qui n'existe pas encore. La troisième paraît la moins immédiatement dangereuse des trois : c'est ainsi que va naître, dans le monde entier la télévision. C'est parce qu'il faut alimenter l'usine édifiée par le progrès technique que l'ouvrier et l'employé de demain, incapables de construire leur maison, achèteront un « poste de télévision ».

Et c'est ainsi sur toute la ligne. Il faut que les usines tournent, qu'elles tournent à plein, il faut nourrir le monstre. Il nous a assujettis. Le remède, le seul, est évidemment, une renaissance des valeurs spirituelles, pour éviter que l'homme ne soit qu'un rouage du progrès technique.

« Qui ne juge, conclut notre auteur, que le « progrès technique », machine aveugle, n'est pas en cause, que nous n'aurons jamais trop d'énergie, jamais trop de pouvoir sur la nature, que le véritable problème est de mériter cette puissance, d'apprendre à créer une volonté et une pensée collectives, en un mot de *cesser d'avoir le vertige*. »

Mais pour cela, il faut que les dirigeants de l'humanité emploient autant de volonté et de persévérance à s'entendre, à se rapprocher, à pratiquer la morale évangélique de fraternité et d'amour,

[4] C'est l'auteur qui souligne.

qu'ils mettent d'acharnement, sous nos yeux, à se déchirer, à se duper, à se combattre, à s'armer ou réarmer !

C'est bien la croisée des chemins, et l'Evangile repris ou rejeté est l'enjeu de notre destin !

Précisons que cette dernière affirmation est de nous et qu'elle n'est qu'implicite dans l'article analysé.

VI

Une chose est certaine, c'est que pour respirer un air plus pur, plus vivifiant, plus consolant, il faut se tourner vers les grands spectacles spirituels de l'Année Sainte. Nous avons parlé d'elle dans toutes nos précédentes causeries. Et nous continuerons, s'il plaît à Dieu, jusqu'au terme de ce brillant et salutaire Jubilé. A vrai dire, nous ne pouvons choisir des traits plus marquants telles que les béatifications et les canonisations. Parmi ces dernières, il en est une dont on a pu dire qu'elle est « unique » dans l'histoire de l'Eglise : celle de l'angélique enfant, Maria Goretti.

La revue française *Ecclesia*, de juin, a donné un émouvant récit de sa mort. On trouvera, dans la *Documentation catholique* du 16 juilet [5], l'allocution du pape, au jour de la canonisation et l'homélie pontificale de la messe du lendemain. Mais la revue espagnole *Ecclesia*, des 1er et 8 juillet, donne les détails principaux de la magnifique cérémonie.

Selon la radio vaticane, 500.000 personnes assistaient à la canonisation. Pour la première fois, ce rite sacré se déroulait en plein air. Aucun édifice si vaste qu'il soit n'aurait pu contenir une multitude aussi énorme ; le formidable Colisée lui-même n'a jamais rien vu de pareil. Notre revue résume les expressions même de la radio du Vatican.

« Le rite solennel de la canonisation de Maria Goretti a donné le plus authentique démenti à l'affirmation de Renan sur la canonisation des saints. « Rome, a-t-il dit, peut bien canoniser les saints, jamais plus les peuples ne canoniseront personne. » C'est bien le pape qui a canonisé Maria Goretti, et par lui, l'Eglise. Mais le peuple l'avait canonisée auparavant d'une voix unanime. »

En effet, parmi les pancartes triomphales dont s'ornait la place de Saint-Pierre, on lisait les noms de dizaines et dizaines de villages ruraux de la campagne romaine. Ce sont d'humbles paysans de la région qui avaient interrompu leurs travaux si pressants à cette époque de l'année pour accourir à Rome et assister à la glorification de l'une des leurs. Tous étaient pénétrés de respect, d'admiration, de piété envers cette admirable jeune vierge et martyre, qui préféra la mort à la souillure et qui pardonna à son meurtier, comme Jésus pardonna sur la croix à ses bourreaux. C'est le peuple, le vrai peuple qui a canonisé Maria Goretti, avec le pape et l'Eglise entière. Et l'Eglise n'a fait que recueillir les témoignages des faits, les preuves des miracles accomplis, pour sanctionner la piété populaire. La voix du pape sut faire vibrer son immense auditoire.

« Pourquoi, chers fils, s'écria-t-il, êtes-vous accourus si nombreux à cette glorification ? Pourquoi, en lisant ou en entendant raconter sa brève existence qui ressemble à un récit d'Evangile, par la simplicité des lignes, la description du milieu, la soudaineté foudroyante de la mort violente, avez-vous été émus jusqu'aux larmes ? Pourquoi Maria Goretti a-t-elle conquis si rapidement vos cœurs jusqu'à devenir votre préférée, votre benjamine ? Il y a donc, dans ce monde apparemment bouleversé et plongé dans l'amour du plaisir, non seulement une petite légion d'élite assoiffée du ciel et d'air pur, mais une foule d'immenses multitudes, sur lesquelles le parfum surnaturel de la pureté céleste exerce un attrait irrésistible et plein de promesses... »

Et le pape continuait en montrant que Maria Goretti n'avait pas seulement pratiqué la vertu de pureté jusqu'à l'héroïsme, mais aussi toutes les autres vertus chrétiennes de son âge et de sa condition.

A maintes reprises, les acclamations de la foule interrompirent le discours du Saint-Père. Puis, un dialogue palpitant s'engagea entre l'auguste orateur et l'assistance. Aux questions de Pie XII, les fidèles criaient : Oui ! oui ! Et c'était bien le peuple qui parlait alors, le peuple du Latium, des Marches, de la Calabre, du Piémont, de la Lombardie. Un enthousiasme prodigieux accueillit le Saint-Père, quand il passa au travers de la multitude. Après la lecture du texte de la postulation, le pape, à genoux, pria quelques instants, en silence. Puis éclata le chant du *Veni Creator*. Enfin, le Saint-Père, siégeant sur son trône, et parlant *ex cathedra*, prononça la formule sacrée de la canonisation, au milieu du recueillement universel.

L'Eglise comptait une sainte de plus.

L'un des traits les plus remarqués de cette cérémonie, c'est que, pour la première fois, dans l'histoire, la propre mère de la sainte avait pu y prendre part, ainsi que ses quatre autres enfants. Tous furent reçus par Pie XII, en audience spéciale, le surlendemain, 26 juin. Assunta Goretti, la maman, âgée de 85 ans, et devenue bien impotente, suivit tous les rites de la cérémonie, d'une fenêtre du palais du Vatican.

Un journal espagnol a contesté que cet exemple d'une mère assistant à la canonisation de sa fille, soit unique ; il affirmait que selon « les chroniqueurs les plus diligents du Vatican », la mère de sainte Catherine de Sienne était présente à la canonisation de sa fille, par Urbain VI, et que la mère de saint Louis de Gonzague put assister à la béatification du saint jésuite.

Mais les deux affirmations sont également fausses.

La canonisation de sainte Catherine de Sienne fut faite non par Urbain VI, mais par un pape siennois, Pie II, en 1481, donc 134 ans après la naissance de Catherine, qui vint au monde en 1347 [6] ; et si l'on se rappelle qu'elle était le 25e enfant de sa mère, on voit bien qu'il était impossible que cette dernière assistât à la glorification de sa fille.

Quant à la mère de Louis de Gonzague, il est exact qu'elle vivait encore au temps de la béatification de son fils, mais elle n'assista cependant pas

[5] Reproduite dans l'*Ami*, partie *Prédication*, du 10 août, p. 238.

[6] Cette date contestée par M. Fawtier, récemment, semble devoir être maintenue.

à cette cérémonie, pour cette bonne raison, que le pape déclara Louis de Gonzague bienheureux « *oraculo vivæ vocis* », au cours d'un Consistoire auquel n'assistaient que les cardinaux. Cela se passait en 1605, le pape en question était Paul V. Asunta Carlini, femme Goretti, est donc bien l'unique mère qui ait assisté à la canonisation de son enfant.

VII

Puisque nous venons de faire une courte excursion dans l'histoire, pour parler des canonisations, rappelons avec la revue *Ecclesia* (espagnole) du 1er juillet, une canonisation célèbre, dont on a pu célébrer, cette année, le cinquième centenaire, celle de saint Bernardin de Sienne. C'est le Fr. Ignacio Omeochevarria, O. F. M., qui nous en fait le récit sous ce titre : *Un Souvenir de l'Année Sainte de 1450*.

Le pape qui avait proclamé ce Jubilé était l'illustre pontife humaniste, Nicolas V, le fondateur de la Bibliothèque vaticane. La canonisation de Bernardin de Sienne, mort six ans seulement auparavant, en 1444, eut lieu au grand jour de la Pentecôte.

Pour Bernardin de Sienne, la fête offrit des caractères exceptionnels. Au matin de la cérémonie, on vit une procession de trois mille Franciscains partir du couvent de l'Ara Cœli, près du Capitole, pour se diriger vers le Vatican. En tête, marchait saint Jean de Capistran, portant l'étendard du saint Nom de Jésus. Il devait mourir glorieusement six ans plus tard. A sa suite, on pouvait voir plusieurs religieux destinés comme lui aux honneurs des autels : saint Jacques de la Marche, le bienheureux Albert de Sarzano, le bienheureux Bernardin de Feltre, le bienheurux Michel de Milan, le bienheureux Ange de Chivasso, le bienheureux Marc de Bologne et le bienheureux Chérubin de Spolète.

Nous parlions tout à l'heure du fait unique d'une mère assistant à la canonisation de sa fille. Mais nous sommes de nouveau ici en face d'un fait unique dans l'histoire, celui de neuf futurs saints ou bienheureux prenant part à la canonisation d'un de leurs confrères ! Mais ce qui explique ce spectacle merveilleux, c'est que Bernardin de Sienne, par sa puissante action réformatrice sur son Ordre, était précisément le promoteur principal de toute cette sainteté : Jean de Capistran, Jacques de la Marche comptaient au nombre de ses plus chers disciples. Bernardin avait fondé ou réformé environ 300 couvents de Franciscains.

Rappelons sommairement sa vie. Il était né à Massa, en 1380, l'année de la mort de Catherine de Sienne. Il appartenait à la noble famille des Albizeschi. Sa jeunesse fut pieuse, studieuse et pure « Modeste comme une vierge et vaillant comme un chevalier », a-t-on pu dire de lui, au moment où il entra chez les Franciscains, en 1402. Malgré une voix rauque et grêle, il devint, par obéissance, le prédicateur le plus puissant de son siècle. On n'avait ni micro ni haut-parleur ; cependant, il lui arriva de parler à des auditoires de 30.000 personnes, en plein air, naturellement, et de les tenir sous le charme durant quatre heures d'affilée ! Et qu'on ne croie pas que ce prédicateur populaire ait seulement fait appel aux sentiments. Il était théologien profond et clair à la fois. La liturgie lui a emprunté quelques-unes des leçons que nous lisons au bréviaire. La théologie de saint Joseph a reçu de lui ses premières formes, ses premières expressions, qui comptent parmi les plus heureuses. Il a été un précurseur dans la théologie de la médiation universelle de Marie. Mais il fut spécialement renommé par sa dévotion ardente et conquérante au saint Nom de Jésus. Il s'était fait faire une petite planchette artistique, au milieu de laquelle on lisait ces trois lettres JHS, monogramme choisi par lui pour désigner le nom de Jésus [7].

Le merveilleux orateur franciscain, renouvelant les prodiges de l'éloquence de saint Vincent Ferrier, un siècle avant lui, soulevait partout l'enthousiasme, avec son monogramme, dont il commentait passionnément la grandeur. Il fut dénoncé au pape, Martin V, comme auteur d'une nouveauté suspecte et peut-être hétérodoxe. Son principal adversaire fut Frère Manfredo de Verceil. Le pape fit venir l'inculpé, le fit prêcher en sa présence, et fut si complètement conquis par sa parole et son genre qu'il le fit prêcher dans Rome 80 jours de suite, pour le plus grand bien de la population de la cité des papes.

Nous avons peine à nous imaginer la puissance d'action que le saint tirait du Nom béni du Sauveur. On n'est pas surpris, dès lors, d'apprendre que six ans seulement après sa mort, le grand prédicateur était canonisé ! C'est ce centenaire que les Franciscains ont voulu célébrer en cette année jubilaire de 1950.

VIII

Nous venons de dire du pape Nicolas V, qui canonisa Bernardin de Sienne, qu'il fut aussi le créateur de la *Bibliothèque vaticane*. De fait, plusieurs revues nous entretiennent de cette création, en 1450. Le cardinal Tisserant en a parlé avec autorité et souveraine compétence dans la revue française *Ecclesia* de juin ; et M. José Zunzunegui, professeur au Séminaire de Vitoria, a traité le même sujet dans la revue espagnole *Ecclesia* du 3 juin.

Mais quand nous parlons de « création », il faut s'entendre. Le Saint-Siège n'avait pas attendu l'année 1450, pour posséder, à Rome, des livres en quantité suffisante pour faire une Bibliothèque. L'Eglise romaine ne s'était jamais désintéressée des livres. Maintes preuves démontrent que, dès le IVe siècle, les archives des papes contenaient de nombreux documents et manuscrits de haute valeur, manuscrits et documents d'ordre religieux exclusivement, il est vrai. Nous savons d'autre part que les papes du Moyen - Age possédaient une grande quantité de manuscrits, non seulement religieux, mais profanes, et qu'ils les emportaient avec eux,

[7] A ce propos, précisons bien que ces trois lettres, dans sa pensée, comme dans celle de ses contemporains, n'étaient pas des lettres latines, mais bien des lettres capitales — c'est-à-dire majuscules — grecques — Iota. Eta. Sigma — et ce sont les trois premières lettres du saint nom de Jésus, en grec. Ce monogramme remplaça l'ancien monogramme XP — deux lettres grecques, qui sont les deux premières du mot grec « Christos ». Plus tard, le monogramme de saint Bernardin, JHS, fut interprété, à tort, comme étant l'abrégé de la formule latine : *Jesus Hominum Salvator*.

dans leurs déplacements, comme on emportait alors tout son mobilier.

Les papes d'Avignon trouvèrent moyen de réunir bon nombre de manuscrits, qui furent rangés, au palais de leur résidence, dans une tour appelée la Tour des Anges ; on a pu établir le catalogue de cette collection. Toutefois, ces bibliothèques étaient considérées comme la propriété privée des papes, comme des livres réservés à leur usage personnel. Cela ne répondait en rien à ce que nous appelons maintenant une *Bibliothèque publique*. L'idée neuve de Nicolas V et ce qui le fait considérer comme le « créateur » de la célèbre Vaticane, fut de fonder une institution destinée aux érudits du dehors, et non seulement à ceux du siècle, mais à ceux des siècles à venir. Il inaugura — non peut-être sans illusion — une politique que L. Pastor a pu nommer la *politique de magnificence* des papes. Il estimait, en effet, que l'on ne pouvait mieux servir la religion qu'en faisant des papes les protecteurs, les promoteurs, les *mécènes* des arts et des sciences. Il donna lui-même l'exemple, fit venir Fra Angelico à Rome, lui fit décorer une chapelle au Vatican. On sait à quel point son exemple devait être suivi par ses successeurs. Et si nous parlions tout à l'heure d'*illusion* possible de sa part, c'est en songeant aux conséquences, à certaines conséquences fâcheuses de cette politique-là. Un Léon X par exemple, pour ne nommer que celui-là, ne fut-il pas davantage un ami de l'art et de la science qu'un grand chef religieux, un vicaire de Jésus-Christ ?

C'est dans cette atmosphère nouvelle de la politique papale qu'il faut situer la création de la Vaticane. Et il faut rendre à Nicolas V cette justice qu'il ne pouvait prévoir les déviations que subiraient plus tard ses intentions !

Il avait reçu de son prédécesseur Eugène IV environ 350 volumes, tous manuscrits bien entendu, puisque l'imprimerie, à peine inventée lors de son avènement, n'avait pas encore pris son essor. Dès le début de son pontificat, qui se place de mars 1447 à mars 1455, Nicolas V se préoccupa d'acheter des manuscrits. Il ne pouvait manquer de profiter de l'afflux énorme des pèlerins de l'année sainte de 1450, pour accélérer ses acquisitions. Il avait envoyé des agents dans tous les centres intellectuels du monde chrétien, pour découvrir, copier ou acheter les meilleurs manuscrits connus à l'époque. On sait qu'il envoya l'un d'eux jusqu'en Norvège, pour obtenir un livre de Tite Live. Ses efforts furent couronnés de succès. A sa mort, le pontife laissait à la Vaticane, à la disposition des savants, 807 manuscrits latins et 353 grecs. Pour apprécier ce résultat, il faut savoir que pas une autre bibliothèque au monde n'était, à beaucoup près, aussi riche, à cette date. Mais ce qui importait par dessus tout, c'est que le mouvement était commencé. La Vaticane ne devait plus cesser de s'enrichir. Sixte IV (1471-1484) éleva le nombre des manuscrits à 3.650, divisés en quatre grandes sections : latine, grecque, secrète et pontificale Avec Léon X (1513-1521) on arrive à 4.060. Au début du XVII^e siècle, les seuls manuscrits latins sont au nombre de 6.026. De nos jours, il y en a environ 60.000, divisés en latins, grecs, arabes, arméniens, coptes, éthiopiens, géorgiens, hébreux, indiens, persans, siamois, slaves, syriaques, turcs, tonkinois, etc.

Il va sans dire qu'aux manuscrits se sont ajoutés, dès les débuts de l'imprimerie, les livres imprimés. La Vaticane possède en effet plus de 6.000 incunables — c'est-à-dire des volumes imprimés avant l'an 1520 — et plus de 500.000 volumes de date postérieure.

Comment s'est faite cette agglomération croissante de livres et de manuscrits précieux ? De deux manières. En premier lieu, par des achats intelligents, réguliers, ininterrompus. En second lieu, par collections entières données au Saint-Siège par des princes ou des particuliers.

Il faut bien noter que la Vaticane, très différente en cela des grandes Bibliothèques nationales, ne vise pas à présenter un dépôt de livres représentant toute la production littéraire de l'époque. Mais elle possède des collections uniques au monde le *fonds palatin*, donné par le duc Maximilien de Bavière, à Grégoire XV, à l'occasion de sa conquête du Palatinat ; la *section d'Urbino*, provenant de la confiscation des biens du duc d'Urbino, sous Alexandre VIII ; le *fonds de la Reine*, donné à Alexandre VIII par la reine Christine de Suède ; la section Berberini, la section Borgia, la section Chigi, etc. etc. La direction de la Bibliothèque a toujours respecté l'autonomie de chacun de ces fonds, au lieu de les fondre tous ensemble en un catalogue unique. A la Bibliothèque, il faut ajouter, depuis la fin du siècle dernier, sous Léon XIII, l'ouverture des Archives vaticanes. On a tout fait pour faciliter aux érudits à la fois la consultation des manuscrits et l'étude des archives, dans des salles commodes et largement ouvertes aux recherches savantes.

Mais le pape qui s'est le plus occupé de la Vaticane, dans ces derniers temps, fut Pie XI. Il avait été lui-même, durant de longues années, bibliothécaire de la fameuse *Ambrosiana* à Milan, puis de la Vaticane, durant quatre ans. Il connaissait donc à fond les besoins et les possibilités de la Bibliothèque. Il agrandit l'espace qui lui était consacré, fit dresser des rayonnages métalliques, capables de contenir 800 000 volumes, ordonna la constitution d'un fichier nouveau et complet et créa une « Ecole de Bibliothécaires », en même temps qu'un Office de restauration des manuscrits.

Les érudits proclament à l'envi qu'il y a un abîme entre les commodités qui leur sont offertes, dans les salles de consultation du Vatican et celles que l'on trouve dans les autres grandes Bibliothèques. La salle d'études du Vatican contient en effet plus de 50.000 volumes, choisis parmi les plus utiles, et que le consultant peut prendre et étudier, sans autre formalité que de tendre la main vers le rayon où ils se trouvent. Quand on sait combien, pour la marche d'un travail d'érudition, il est important de pouvoir, à tout instant, vérifier un fait, un texte, une date, sans être obligé d'attendre l'intervention d'un employé, on comprendra l'enthousiasme souvent exprimé par des savants, même étrangers à la foi catholique ou chrétienne, devant tant de facilités de service. Et c'est très bien qu'il en soit ainsi, dans la demeure du Père commun des fidèles !

IX

Les regards du monde se portent sans arrêt, depuis le 25 juin dernier, vers un pays jusque-là peu connu et dont nul ne pensait qu'il allait sortir de si graves menaces pour la paix du monde : la Corée.

La revue française *Ecclesia*, qui porte en sous-titre : *Lectures chrétiennes*, a donné, dans son numéro de juillet, un « Reportage inédit de Louise Weiss », la grande voyageuse, sous ce titre : *L'Evangélisation de la Corée.*

Bien avant d'atterrir dans ce pays, elle avait rencontré, dans l'avion qui l'emportait de l'Alaska au Japon, un missionnaire de Corée, le R. P. Collard.

« Son visage émacié me frappa, écrit-elle. Son comportement indiquait qu'il avait beaucoup souffert. C'était un missionnaire belge qui devait sa formation religieuse aux Jésuites français. »

Le P. Collard avait évangélisé la Corée « sans se laisser rebuter par l'isolement profond du pays, son manque de chemins et de vivres, ni par le paganisme primitif de ses habitants. » La Corée avait toujours été considérée comme le pays d'élection des candidats au martyre ! La cruauté coréenne avait eu, dans le passé, des raffinements à faire frémir. Et cependant le P. Collard « aimait ses catéchumènes pour leur native compréhension des idées morales ». Leur fureur contre le christianisme envahisseur venait d'un fanatisme sincère. Pendant la dernière guerre, les Japonais firent régner dans le pays un régime d'occupation extrêmement dur. Le P. Collard fut incarcéré ; il devait sortir tuberculeux des prisons japonaises. Les Américains l'avaient délivré et expédié, pour le rétablir, en Californie. Et maintenant, par le même avion où se trouvait Louise Weiss, il retournait à son poste, où il avait tant souffert, pensant qu'il avait encore « quelques années de bon », et préférant les brûler au service du bon Dieu que de les ménager au profit d'une vieillesse inutile.

Et le bon Père résumait ses longs exposés à sa compagne de route, par ces mots :

« L'Hindou est *philosophe*, le Chinois *matérialiste*, le Japonais *sentimental*, le Coréen *idéaliste*. »

Quelques semaines plus tard, Louise Weiss abordait elle-même en Corée. Elle s'informait soigneusement, auprès des autorités renseignées, de l'état des esprits dans le pays, au point de vue religieux.

« Le pays était païen, lui dit-on. La même désaffection des religions locales — ici, taoïsme et bouddhisme — qu'au Japon. La croyance en la vie éternelle et le culte des ancêtres étaient les deux seules bases de la vie spirituelle. Aussi, l'évangélisation catholique commençait-elle souvent par une Messe de *Requiem*, afin d'amener sans heurts les Coréens, épris de leurs morts, aux conceptions chrétiennes. »

Comme l'habitude s'en prend chez nous, on dit chez les Coréens, même païens, en parlant d'un mort : « Il s'en est retourné ! »

Louise Weiss rappelle rapidement les conditions faites à la Corée à Potsdam, entre Roosevelt et Staline : la ligne fictive du 38° séparant la zone d'occupation russe de la zone américaine, le désarmement promis de part et d'autre, le départ des occupants, au terme de ce désarmement. Tout cela, c'était l'accord de Potsdam. Laissons la parole à Louise Weiss, dont l'exposé est frappant, par suite des événements survenus si vite après sa sa rédaction :

Parlant des arrangements conclus, elle ajoute :

« Tout autre chose advint. Malgré les objurgations de l'Organisation des Nations Unies, les Russes ne quittèrent plus cette Corée du Nord, sise entre Vladivostok et Port-Arthur. Ils l'organisèrent en Etat satellite et y persécutèrent les chrétiens, tandis que la Corée du sud, évacuée par les forces américaines, s'érigeait en nation indépendante, sous la présidence de M. Shygmann Rhee. Le 38° parallèle devenait donc, en cette partie de l'Extrême-Asie, la frontière où se heurtaient le communisme et l'anticommunisme mondial, en fait une section du *Rideau de fer.* »

On comprend que l'O.N.U. n'ait pas eu besoin de beaucoup de lumières pour savoir qui était l'agresseur, dans la guerre qui se poursuit et qui tient en haleine toute la planète, depuis le 25 juin, date où elle éclata et le 28 juin, date où les Américains décidèrent d'intervenir !

Louise Weiss donne d'autres détails d'importance, pour comprendre ce qui s'est passé là-bas. Elle a visité en jeep cahotante, le fameux 38°. Elle a constaté que trois millions de Coréens, fuyant le régime communiste l'avaient franchi, pour se réfugier dans le Sud, ayant « choisi la liberté » ! Mais elle sait aussi que des terroristes avaient, clandestinement, suivi le flot des réfugiés, « allumant des guérillas partout, comptant, par leurs destructions et leurs représailles, dégoûter les Coréens du sud de leur fidélité à Shygmann Rhee. » C'était bien la même tactique qu'avec Ho-Chi-Minh en Indo-Chine. On savait, par ces réfugiés ce qu'était la condition des chrétiens en Corée du Nord : tous les missionnaires — une centaine, appartenant à diverses nationalités — ainsi que l'évêque coréen de Pyong-Yang, la capitale nordiste, avaient été jetés en prison. Les curés indigènes ou avaient subi le même sort, ou se cachaient ou ne survivaient que par la protection de gardes du corps bénévoles.

En Corée du sud, au contraire, le christianisme gagnait rapidement, un peu comme au Japon. On pouvait évaluer le nombre des catholiques à 200.000, celui des protestants, à un chiffre égal, sur un total de 21 millions d'habitants, contre 8, dans la Corée du Nord. Le seul vicariat de Séoul avait vu s'ouvrir sept paroisses nouvelles. La Corée du sud comprenait 2 Vicariats et 4 Préfectures apostoliques. Les deux Vicariats et une des Préfectures avaient à leur tête des Coréens. Les trois autres Préfectures avaient pour chefs des Français ou Irlandais. Les Français — environ 25 Pères — étaient des Missions étrangères de Paris, les Irlandais, de l'Ordre de saint Colomban. Il y avait aussi des religieuses françaises de St-Paul de Chartres, un Carmel à Séoul. Les vocations étaient relativement nombreuses dans le pays : 200 religieuses non contemplatives, et une vingtaine de novices sont venues se joindre aux cinq carmélites européennes.

Par ailleurs, on comptait 250 élèves au grand et au petit séminaire, dont 3 étudiants à St-Sulpice de Paris. Il existe en outre plusieurs orphelinats, de nombreuses écoles enfantines ou primaires, un

hospice des pauvres pris en charge par les Sœurs de la Sainte-Famille indigènes.

Du côté protestant, l'évangélisation s'est produite à une date plus récente et il en est résulté que c'est surtout dans les villes, interdites aux catholiques, anciennement, par les persécutions, que les protestants, puissamment aidés financièrement par les Américains, se sont installés. On a signalé, récemment, la conversion au catholicisme d'un pasteur protestant de Séoul, conversion qui a eu un grand retentissement.

Sur l'*histoire de l'Eglise de Corée*, depuis ses origines jusqu'au XIX[e] siècle finissant, Louise Weiss renvoie au bel ouvrage du R. P. Charles Dallet [7]. On y constate que l'évangélisation de cette contrée fut au nombre des plus difficiles du globe :

« Pas de routes, des épidémies, la famine. Un Empereur de droit divin, des mandarins corrompus, une paysannerie souffrant d'obscurantisme, taillable et corvéable à merci, l'esclavage et les supplices. »

Ces supplices étaient de deux sortes, les supplices « légaux », c'est-à-dire prévus officiellement pour le châtiment des coupables, et les supplices infligés *ad libitum* par les autorités locales. Il est impossible de se faire une idée de la cruauté exercée contre les pauvres missionnaires, mais il suffit de parcourir la liste des supplices légaux pour en saisir toute l'horreur. Quand on voit sur cette liste, par exemple : la dislocation et la courbure des os, le sciage des jambes, les incisions par tout le corps, on est édifié !

En étudiant l'histoire de la Corée, on constate d'autre part que « le *Rideau de Fer* n'est pas une invention d'origine slave, mais bien d'origine asiatique ». Les empereurs coréens s'en entouraient déjà. Toutes communications avec l'extérieur étaient interdites. En 1871-1872, la Corée fut ravagée par une telle famine que les habitants de la côte ouest vendaient leurs filles aux contrebandiers chinois, pour un boisseau de riz. Mais les autorités coréennes laissaient périr le peuple plutôt que d'ouvrir les frontières au commerçants étrangers et les navires venant du dehors étaient brûlés, les matelots et passagers massacrés. L'entrée des missionnaires en un tel pays était donc d'une difficulté inouïe et il fallait user de déguisements et de ruses invraisemblables, pour pénétrer en Corée.

Que va devenir la Corée, après l'effroyable guerre actuelle ? Il est difficile de le dire. Tout dépendra d'une part des événements, d'autre part de la fermeté des démocraties libres.

X

Dans une émission de « Paris vous parle » en date du 12 juillet, l'un des voyageurs-reporters de la Radio française, Michel Droit, racontant une visite récente au Liban, parlait d'une sorte de pèlerinage qui s'est organisé là-bas au tombeau d'un serviteur de Dieu.

Nos lecteurs seront sans doute intéressés par les détails suivants que nous trouvons, à ce sujet, dans *Ecclesia* (espagnole) du 24 juin 1950. Il s'agit de la tombe du moine maronite, le P. Charbel Makhlouf, appartenant à la branche *baladite* de la Règle de S. Antoine.

Chose curieuse, ce moine est mort depuis plus de 50 ans, exactement le 24 décembre 1898, en « odeur de sainteté », et cependant ce n'est qu'à une date toute récente que les multitudes se sont mises à visiter le lieu de sa sépulture. *Ecclesia* dit, en juin, « depuis un mois ». Ce serait donc seulement depuis le mois de mai 1950 que le mouvement aurait pris naissance. Il n'a cessé de se développer depuis lors. Michel Droit parlait de 4 à 5.000 pèlerins par jour. *Ecclesia* dit simplement « des milliers ».

Le P. Charbel Makhlouf naquit en 1833, à Bkaa-Kafra, au Liban septentrional. A dix-huit ans, il quitta la maison natale pour entrer au couvent. En 1859, il recevait la prêtrise. Comme religieux, il fut un modèle d'abnégation, d'humilité, de recueillement et d'oraison. Sa réputation de haute perfection était telle que ses supérieurs l'autorisèrent à pratiquer la vie érémitique. On sait que, dans les œuvres de Jean Cassien, la vie érémitique est considérée comme supérieure à la vie cénobitique et comme une sorte de récompense attribuée à la vertu monastique [8]. Il y aurait donc parfaite continuité, sur ce point, entre les Pères du Désert et les Antoniens de notre temps.

Le P. Makhlouf eut, de son vivant même, la renommée d'un thaumaturge et c'est pourquoi, dès le lendemain de sa mort, sa tombe reçut des visiteurs isolés, bien que l'afflux des foules ne se soit déclenché que de notre temps. Dès le principe, on signala des faits de guérison extraordinaires. Actuellement, ce sont les médecins eux-mêmes qui envoient à son tombeau les malades qu'ils ne peuvent guérir. En 1922, le P. Antonio Chebli publia une courte biographie du défunt, dans la revue arabe des jésuites de Beyrouth « *Al Machria* ». La cause de béatification fut introduite à Rome et le premier procès informatif fut clos le 24 juillet 1927.

Mais en février 1950, se produisit un fait entièrement nouveau. Les fidèles qui venaient prier devant la tombe du pieux moine avisèrent le supérieur du couvent que de l'eau filtrait à travers la paroi du sépulcre. Le 25 février, le tombeau fut ouvert et le corps du défunt fut retrouvé intact. Mais de ce corps émanait une sorte de sueur assez abondante pour traverser le cercueil d'abord et le mur ensuite. Le 22 avril 1950, une commission médicale, dont les membres étaient liés par le secret le plus rigoureux, fut chargée d'examiner le corps. Le bruit fait autour de ces particularités fut le signal du mouvement de pèlerinages chaque jour croissant que nous avons signalé plus haut. Naturellement, les faveurs d'apparence miraculeuse se sont multipliées à proportion du nombre des visiteurs.

[7] Charles Dallet, *Histoire de l'Eglise de Corée*, 2 vol. in-8, Paris, Palmé, 1874. On pourra consulter aussi les ouvrages de Mgr Mutel, ancien vicaire apostolique de Séoul : *Le Catholicisme en Corée. Origines et progrès*, — *Mission de Séoul. Documents relatifs aux martyrs de Corée en 1839 et 1846*, ces 2 vol. in-8, à l'imprimerie Nazareth, Hong-Kong, 1924, — *Les Missions étrangères en Corée, 1831-1931*, in-4 ill., Séoul, 1931 ; — A. Launay, *Martyrs français et coréens, 1838-1846*, in-8, Paris, Téqui, 1925 ; — les art. de l'*Ami du Clergé*, *1925*, p. 417-424, *1926*, p. 225-231.

[8] Sur ce point voir notamment notre *Jean Cassien*, tome II, pages 51 et suiv. (Edit. Fontenelle, 1946).

Le couvent d'Anaya, bien que d'un abord extrêmement malaisé, car il est situé dans la montagne, et l'on n'y arrive que par un mauvais chemin, est le centre d'une attraction intense. Ceux qui en reviennent parlent de miracles éclatants. Le R. P. Général des moines baladites a dû édicter un règlement très sévère pour éviter jusqu'à l'apparence d'un culte public, qui pourrait nuire au procès de béatification. Les fidèles néanmoins ne se laissent pas arrêter. Beaucoup des pèlerins font la route, pieds nus, en récitant le rosaire et en chantant des cantiques. C'est un véritable mouvement de pénitence et les confessions et communions en sont, en grand nombre, le fruit le plus consolant. Dans toute la région, le clergé constate un renouveau puissant de la foi chrétienne et de la ferveur. Ce sont de tels fruits qui font le mieux augurer de l'authenticité d'une vertu aussi éminente que celle du P. Charbel Makhlouf. Il n'appartient toutefois qu'au magistère suprême de l'Eglise catholique de consacrer ce que nous appelons la sainteté du défunt.

XI

Sous le titre : *Religieuses sous le Joug marxiste*, la revue espagnole *Ecclesia* du 10 juin 1950 reproduit un document bouleversant emprunté à la grande revue *Razon y Fe* de juin. Il s'agit d'une lettre déchirante que les religieuses prisonnières du communisme, en Russie, ont pu faire passer au delà du Rideau de Fer. Nous savions déjà que plus de quinze cents religieuses, des Polonaises surtout, avaient été déportées en Russie, il y a un peu plus de deux ans, et qu'elles avaient été en cours de route les victimes des violences les plus odieuses. Il semble que ce soient les mêmes — ou ce qu'il en reste — qui ont pu donner de leurs nouvelles.

Nous nous bornons à traduire le document, le plus exactement possible, sur l'espagnol, qui est lui aussi déjà une traduction de l'original :

— « Chers Pères : Enfin, je trouve une occasion de vous donner signe de vie. Cette lettre parviendra-t-elle à vos mains ? Il y a déjà si longtemps que nous avons été traînées en Russie ! N'avez-vous pas senti combien de fois mes angoisses et ma nostalgie se portaient vers vous ? Combien de fois je crie : Ne nous oubliez pas ? Priez pour nous ! Aidez-nous ! Nous sommes si pauvres ! Nous sommes si abandonnées, plongées dans une misère si épouvantable ! Ne nous oubliez pas ! Priez pour nous ! C'est affreux ce que nous avons ici à souffrir ! Il y a avec nous environ 1500 sœurs. Nous sommes traitées comme des bêtes, contraintes au travail à coups de fouet. Nous sommes plus misérables que des bêtes, parce que personne ne s'occupe de nous. Si nous sommes épuisées et tombons mortes, si un gardien nous frappe jusqu'à nous tuer, nul ne s'en inquiète. Sans dire une parole, avec le cœur brisé et sans courage, comme étourdies, nous allons en titubant à notre travail. Et si le travail n'avance pas assez vite, ou si le gardien est de mauvaise humeur, il fait claquer le fouet sur nous. Au début, nous avons construit un grand pont sur le Dnieper. Dur travail, même pour des hommes ! Nous avions à traîner les poutres de fer et à les faire passer à travers le large fleuve. Celle qui tombait sentait tomber le fouet sur elle. Si elle ne se relevait pas, elle était jetée à l'eau à coups de pieds. Longues journées d'un rude labeur ! Et comme nourriture, un morceau de pain sale et une soupe claire. Beaucoup de sœurs ont succombé et nous envions leur sort. Actuellement, nous travaillons dans une mine de cuivre. Tout le jour, sous terre, dans une atmosphère suffocante. Il en est déjà mort un grand nombre.

Si au moins, nous avions trouvé quelqu'un pour nous donner du courage, nous encourager et nous aider un peu ! Mais nous n'avons personne ! Nous sommes totalement abandonnées et seules. Il n'y a pas de dimanches pour nous, il n'y a pas de fêtes. Rien que des jours monotones de travail, de faim, de coups, une baraque misérable et froide, de grossiers lits de camp, sans chaleur, pleins d'insectes et de saleté. Nous sommes vêtues de haillons et dans ce pénible travail, nous n'arrivons jamais à chasser la faim. Nous ne sommes plus des personnes. Ah ! chers pères, si vous saviez combien notre vie est dure et combien épouvantable notre misère ! Nous faisons tout ce qui nous est possible pour ne pas perdre la foi en la Providence de Dieu ! Et nous répétons sans arrêt : « je crois, j'espère » ! Mais c'est pour notre âme la nuit obscure, ce sont les ténèbres les plus épaisses ! Aucun exercice de piété pour nous fortifier, et cela fait déjà deux ans sans la communion ! Nous sommes abandonnées et oubliées de tout le monde ! Notre âme crie : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi nous avez-vous abandonnées !

C'est si terrible de n'avoir plus d'espérance, de ne plus voir une étoile ! Vous comprendrez maintenant que le doute nous assaille ! Comment Dieu peut-il permettre cela ? Pourquoi tout cela ? Combien cela durera-t-il ? Et le désespoir nous donne des morsures ! Mère, pouvez-vous imaginer ces souffrances ? Et personne ne nous aide ! Cela est au-dessus de nos forces. Cependant, nous nous recommandons à Dieu et nous nous abandonnons à sa Providence. Pour tout dire, nous avons toutes le crucifix sur la poitrine et dans cette détresse, nous nous attachons à Lui, et dans cet abandon nous voulons lui rester fidèles jusqu'à la mort ! Cependant, priez pour nous ! Priez, priez ! Ce que nous avons à souffrir, jour après jour, ne se peut décrire. Malgré tout, nous croyons que Dieu a permis ces épreuves pour le bien de nos âmes. Je ne puis tout vous dire. Comme on nous humilie, pauvres femmes ; comme on nous déshonore et nous traite à coups de pieds ! Mais notre misère, la misère de notre âme... Non, non, je ne puis l'exprimer !

Nous n'avons plus le moindre droit. On nous foule aux pieds. Nous sommes livrées sans défense, aux caprices les plus insatiables. Oh ! quelles nuits lorsque — en raison de la lassitude terrible — nous n'arrivons pas à trouver le sommeil et que nous crions et que la mort nous guette sans cesse !

O mère, je ne veux pas affliger davantage votre cœur ! Et cependant, je ne vous raconte qu'une petite partie de nos maux ! Dieu veuille nous regarder avec miséricorde, pauvres religieuses, rejetées comme des ordures, et que, malgré tout, nous croyions en Lui, que nous L'aimions et que pour Lui nous supportions cette interminable mort ! Votre pauvre fille. »

Un tel document soulève le cœur, le remplit de pitié et d'horreur tout ensemble ! Les annales des martyrs ne contiennent rien de plus terrifiant ! Il faut remonter aux Vandales, lorsqu'ils chassaient dans le désert africain toute une population chrétienne, en frappant à coups de fouet les retardataires et en condamnant à mourir de faim les

fidèles disciples du Christ, ou encore aux supplices infligés, comme nous le rappelions tout à l'heure, dans les prisons de Corée, aux confesseurs de la foi, pour trouver de semblables abominations !

Telle est donc l'humanité que nous a faite le communisme, ou pour mieux dire, le prétendu progrès scientifique qui devait transformer la terre en paradis, sans avoir besoin de Dieu pour cela !

C'est en méditant sur tout cela, sur les camps de concentration, les fours crématoires, les travaux forcés, les haines de races, l'emploi en grand du mensonge, de la ruse, de la violence, le mépris de la personne humaine poussé jusqu'à la démence, le retour évident à la barbarie la plus affreuse, qu'il faut juger notre civilisation sans Dieu ! Pas de salut pour l'humanité sans le retour au Christ nous ne le redirons jamais assez.

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Marcel AUBERT. — **Suger.** — In-8 de XVI-190 p., 600 fr. — Coll. « Figures monastiques ». Aux Edit. de Fontenelle, Abbaye St-Wandrille (Seine-Inf.), 1950.

L'auteur étudie d'abord *le moine, l'abbé :* c'est une biographie aussi complète que le permettent les documents ; puis *l'homme politique, l'historien :* son activité comme conseiller des rois Louis VI et Louis VII ainsi que la valeur de ses chroniques est décrite et jugée ; enfin le *constructeur et l'artiste* à qui l'on doit l'abbaye de Saint-Denys. D'une autre manière que saint Bernard, qui devint pourtant son ami fidèle, Suger fut un bon serviteur de l'Eglise, du monachisme, de son roi et du peuple qui lui décerna le beau titre de « Père de la Patrie ».

Le travail de M. Aubert est la première étude sérieuse, faite sur documents contrôlés, que nous ayons en français sur ce grand homme. L'historien de la France et celui de l'Eglise puiseront là une foule de renseignements très sûrs permettant de mieux connaître une époque particulièrement attachante de notre histoire, celle qui correspond au printemps du Moyen Age.

F. M. CAPPELLO, S. J. — **Tractatus canonico-moralis de censuris juxta Codicem juris canonici.** — In-8 de XVI-476 p., 4ᵉ éd., Turin, Marietti, 1950.

Les lecteurs de l'*Ami* n'ont plus à faire la connaissance du R. P. Cappello, professeur à l'Université grégorienne et auteur de nombreux ouvrages, dans la plupart desquels la morale se mêle au droit canonique. Peut-être sont-ils moins familiarisés avec son étude sur les *censures,* qui arrive aujourd'hui à sa 4ᵉ édition. Le livre V du Code (*De delictis et pœnis*) a quelque chose d'ardu qui, au premier abord, rebute le lecteur non initié. Le P. Cappello s'est efforcé d'aplanir les difficultés et d'élucider les obscurités qui peuvent se rencontrer dans l'étude de cette catégorie de peines que l'on appelle les « censures ». Sans s'attarder au point de vue historique, l'auteur s'attache à donner des définitions claires, des divisions précises et à soulever par avance les questions qui peuvent se poser, afin de leur donner une solution pertinente.

En comparant le texte qui nous est aujourd'hui présenté avec celui des éditions antérieures, un incontestable progrès a été réalisé. L'auteur n'a pas craint de modifier sa rédaction pour plus de clarté ou pour se mettre d'accord avec la doctrine et la jurisprudence actuelles (v. g. pour l'*erreur commune,* nᵒ 112-113 ; mais pourquoi ne pas avoir allégué, en faveur des points de vue qu'il défend, les deux décisions de la Rote de 1927 et 1936, *Decisiones,* p. 456 et 281 ?)

On pourra regretter pourtant que cette « mise à jour » n'ait pas été plus complète. Si le professeur romain fait état (p. 189) des récentes sanctions prises par le St-Office contre les militants matérialistes du communisme, il aurait pu rappeler également les déclarations de la C. I. C. (30 juillet 1934) concernant ceux qui donnent leur nom à une « secte athée ».

De même la réponse du 30 déc. 1937 aurait pu être opportunément alléguée pour clôturer l'argumentation développée au n. 61 (p. 54-55). C'est, en un mot, tout un « rajeunissement » que l'on eût souhaité, tant dans la bibliographie initiale — très riche d'ouvrages classiques — que dans les précieuses références qui figurent au bas des pages.

Il eût été également avantageux, à notre avis, de ne pas laisser subsister dans la 2ᵉ partie, sous le titre de *De censuris in specie,* l'énumération de *six* peines (can. 2370, 2372, 2373, 2387, 2394, 2410), qui ne sont nullement médicinales mais *vindicatives.* Sans doute l'auteur (à la différence de beaucoup d'autres) prend la peine de nous en avertir loyalement dans son commentaire (p. 414, 420, 424, 433, 435, 454). Mais il serait plus logique, si l'on tient absolument à donner une place à ces interdits et suspenses dans un traité « des censures », de les faire figurer dans un *appendice.* On mettrait fin par là à la tentation de n'en retenir que le titre (ou le numéro du canon qui les exprime) et de les faire figurer dans des listes qui ornent encore certains manuels, voire quelques statuts synodaux.

Ces vœux — ou ces regrets — dont il sera facile de tenir compte dans une prochaine édition, ne sauraient en rien diminuer la valeur foncière, ni entamer l'estime qui s'attache à l'œuvre du P. Cappello. Ce dernier volume a sa place obligatoire dans la bibliothèque de ceux qui étudient, enseignent ou mettent en application les normes canoniques concernant les censures.

A. B.

A. VERMEERSCH et J. CREUSEN. — **Epitome juris canonici cum commentariis.** T. I (Libri I et II Codicis). — In-8 de XVI-690 p., 7ᵉ édition, 150 fr. belges. — Malines, Dessain, 1949.

Poursuivant sa carrière — et son succès — l'ouvrage bien connu, entrepris en 1921 par la collaboration des P.P. Vermeersch et Creusen, atteint aujourd'hui sa 7ᵉ édition, après avoir épuisé des tirages successifs atteignant 34.000 exemplaires. Nous n'avons plus à présenter ce travail, bien connu des étudiants et des canonistes et dont l'*Ami* a eu maintes fois l'occasion de signaler les mérites.

Depuis la mort du regretté P. Vermeersch (1936), le R. P. Creusen, professeur à l'Université grégorienne et consulteur de plusieurs Congrégations romaines, assure la publication et la mise à jour de l'ouvrage. L'expression « *accurate recognita* » qui figure sur la couvertur de ce tome I n'est pas une simple clause de style. Avec un souci d'objectivité et de loyauté, auquel nous avons déjà rendu hommage, le R. P. Creusen, tout en respectant la mémoire et la manière de voir du P. Vermeersch, n'a pas craint de modifier le texte en l'adaptant aux décisions nouvelles de la jurisprudence ainsi qu'aux doctrines généralement acceptées par les canonistes les plus récents. Le droit est une discipline vivante, sans cesse en mouvement dans ses applications. C'est pourquoi un des meilleurs éloges